

De corps et d'âmes

suivi de

Traces de vies

Éditions ThoT  
3, quai du Drac – 38600 Fontaine  
editionsthot@yahoo.fr

Copyright 2024  
Tous droits réservés

ISBN : 978-2-84921-676-7  
Mise en page : Éditions ThoT  
Correction : Salomé Trchsel  
Couverture et illustration p. 6 : © Pierre Juste  
Illustration p. 62 : © Jörn Gollob

Retrouvez tout notre catalogue sur notre site Internet :  
[www.editionsthot.com](http://www.editionsthot.com)

DU MANUSCRIT  
AU LIVRE



De corps et d'âmes

suivi de

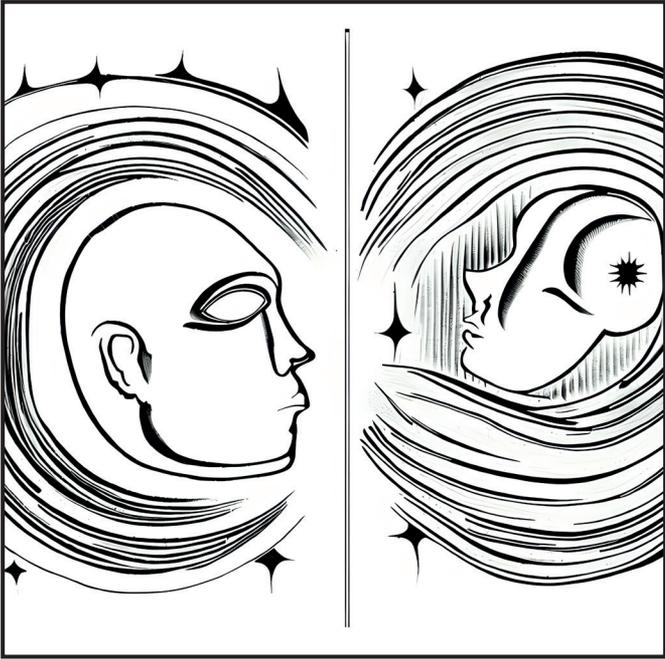
Traces de vies

Pierre Juste

Théâtre  
Éditions ThoT



Pierre Juste, Grenoblois d'origine, a toujours eu un penchant certain pour l'écriture. En 2017, à la faveur d'une rééducation de la voix, il découvre le plaisir de jouer du théâtre avec Les Ateliers de l'Étreinte au Pradet près de Toulon où il vit depuis de nombreuses années, et par la suite avec la troupe de l'association Liber Libra. Il écrit alors plusieurs textes pour des spectacles qui sont pour lui une révélation jubilatoire. Dans ses premiers projets personnels, Pierre Juste livre des histoires sensibles qui flirtent avec l'étrange. Il y développe une écriture très visuelle, proposant des pièces qui sont autant à lire qu'à jouer.



# De corps et d'âmes

FABIO  
ADÈLE  
LA VOIX OFF



ACTE 1

*Elle, assise sur une chaise, face public, visage fermé. Lui, debout, un peu en arrière, plutôt gêné.*

FABIO. — Vous voulez pas arrêter de faire la gueule ?

*Adèle tourne la tête vers Fabio et lui lance un regard noir, puis elle reprend sa pose figée, face public.*

FABIO. — Allez ! Ça m'angoisse là !

ADÈLE. — Vous pouvez éviter de m'adresser la parole ?

FABIO. — Franchement, au point où on en est, ça sert à rien de se prendre la tête. Ce qui est arrivé est arrivé. Vous m'en voulez encore ?

ADÈLE. — Mais je vous en veux « tout court » !

FABIO. — Je vous ai dit que j'étais désolé, navré, confus, terriblement, que je reconnaissais tous mes torts...

ADÈLE. — Encore heureux!

FABIO. — Qu'est-ce que je pourrais dire de plus?

ADÈLE. — Rien justement. Vous m'avez parlé et c'est déjà trop.

FABIO. — Super...

*Un temps.*

FABIO. — Non, mais qu'est qu'on fait là? Ça va durer longtemps?

ADÈLE. — Vous n'avez pas l'air de réaliser qu'on est un peu beaucoup amochés quand même...

FABIO. — Oui enfin, si c'était vraiment grave, on serait pas là à discuter.

ADÈLE. — Mais, nous ne discutons pas! Vous soliloquez, c'est très différent.

FABIO. — Je... soliloque? Je fais ça, moi? C'est quoi?

ADÈLE. — En tous cas moi, je ne discute pas avec vous!

*Un temps.*

FABIO. — Quand même, y'a rien qui vous étonne?

ADÈLE. — Ma foi, on nous a amenés ici pour nous soigner...

FABIO. — Oui, et?

ADÈLE. — Eh bien, on nous soigne.

FABIO. — C'est tout, y a absolument rien qui vous perturbe? Vous trouvez tout ça normal?

ADÈLE. — Puisque finalement « nous » parlons, je vais vous faire une confidence, c'est la première fois de ma vie que je me retrouve aux urgences alors, normal, anormal, ou même paranormal si ça vous chante... C'est un peu dérisoire de vouloir mettre des mots sur notre situation, vous ne trouvez pas? Quand on est aux urgences, je pense que l'urgence n'est pas dans le questionnement. Plutôt dans l'intensité des instants que l'on vit.

FABIO. — Hein ? Quoi ? Vous êtes prof de philo ?

ADÈLE. — De français.

FABIO, *avec un petit rire narquois*. — C'est pareil. Vous faites des phrases à rallonge.

ADÈLE. — Oui, sujet, verbe, complément, circonstancié ou pas, proposition subordonnée...

FABIO. — Allez, encore ! Vous ne voulez pas parler, mais quand vous parlez, c'est surtout pour ne rien dire.

ADÈLE. — Un peu comme vous finalement, mais avec plus de vocabulaire et plus de style.

FABIO. — C'est votre vengeance de me prendre pour un débile ?

ADÈLE. — Un débile, on peut avoir du respect pour lui, il n'y est pour rien.

*Un temps.*

FABIO. — Vous avez mal ?

ADÈLE. — Tiens, ça vous préoccupe? (*Plus calme.*) Je ne saurais pas dire. Non, je ne suis pas sûre d'avoir mal. Je suis... engourdie. Tout le corps. Parfois ça me lance. Partout. Ça ne dure pas. Et puis j'ai cette sensation d'oppression au niveau de la poitrine, et j'ai un peu de mal à respirer. C'est bizarre... Et vous?

FABIO. — Moi, c'est ma jambe qui me fait horriblement souffrir. Mon dos aussi. Et en même temps, c'est presque supportable. J'ai mal et je n'ai pas mal. Moi aussi, c'est curieux. J'imagine que... que... (*Il cherche ses mots.*)

ADÈLE. — Ouvrez les yeux. Vous êtes à l'hosto, aux urgences, ça pue l'éther, l'odeur du sang. Alors n'essayez pas d'imaginer quoi que ce soit. La réalité, pas l'imaginaire! Une réalité dont vous êtes la cause. La cause unique, inique même devrais-je dire.

FABIO. — « Inique »? C'est quoi?

ADÈLE. — « Inique », c'est... « Qui est profondément injuste, insupportablement injuste. »

FABIO. — Oui bon, autrement dit, vous m'en voulez.

ADÈLE. — Mais à mort!

FABIO. — À mort? On pourrait peut-être éviter ce mot, « mort ». On l'a frôlée la mort, alors...

ADÈLE. — Parce que vous n'avez pas le sentiment qu'elle nous frôle encore, là? J'ai l'impression de sentir son souffle, le déplacement de l'air quand elle passe. Et puis ce froid, j'ai tellement froid...

FABIO. — Ah, remarquez, ça, c'est positif, vous avez encore des sensations, le froid, vous ressentez le froid, vous voyez?

ADÈLE. — ... il me transperce. Oh, et puis fichez-moi la paix, vous croyez que j'ai envie de bavarder avec vous? Moi aussi, je suis angoissée, cela dit, vous êtes le dernier vers qui je me tournerais pour être réconfortée!

FABIO. — En l'occurrence, j'ai que vous à qui parler. Et j'ai besoin de parler... Le silence, ça m'a toujours foutu les jetons... Et puis pour vous, pareil, vous voyez bien, il n'y a qu'avec moi que vous...

ADÈLE, *le coupe*. — Peut-être, mais je ne suis pas obligée de vous parler!

*Un temps.*

FABIO. — Non, bien sûr, vous n'êtes pas obligée... (*Un temps plus long, puis sur un ton léger.*) Vous... Vous êtes mariée, vous avez des enfants?

*Un temps.*

ADÈLE. — Donc vous allez me faire la conversation? Je ne vais pas y échapper? (*Un temps.*) Oui. Deux enfants. Et un mari.

FABIO. — J'imagine qu'ils sont jeunes?

ADÈLE. — Huit et douze ans.

FABIO, *grimace, un temps.* — Je ne sais même pas comment vous vous appelez.

ADÈLE. — Mais occupez-vous de vos jambes!

FABIO. — Mes jambes, on s'en occupe pour moi, merci.

*Un temps.*

ADÈLE. — Adèle. Voilà, ça va mieux, vous êtes détendu? (*Un temps.*) D'accord, je me calme. (*Un autre temps.*) Et alors, vous?

FABIO. — Fabio. Heu, célibataire, sans enfants.

ADÈLE. — À votre âge?

FABIO. — Quoi « à mon âge »?

ADÈLE. — Ben...

FABIO. — C'est quoi cette remarque? Il y a un problème avec mon âge? Ou avec le fait que je sois célib?

ADÈLE. — Non...

FABIO. — Vous m'excuserez de me sentir jeune, jeune et libre.

ADÈLE. — Ok, c'est juste que... non, rien, laissez tomber.

FABIO. — Parce que vous, vous avez un schéma? Marié à tel âge, papa à tel âge, divorcé à tel âge, machin... le truc bien standard?

ADÈLE. — Vous avez rajouté « divorcé » dans votre schéma.

FABIO. — Hé! Oh! C'est pas mon schéma. C'est vous qui insinuez des trucs. C'est votre schéma.

ADÈLE. — C'est vous qui êtes parti au quart de tour. Et il n'y avait pas « divorcée » dans mon « schéma ».

FABIO, *ricane*. — Pas encore!

ADÈLE, *sombre*. — Peut-être, pas encore...

FABIO. — Ah, j'ai mis le doigt sur quelque chose?

ADÈLE. — Vous n'avez mis le doigt sur rien du tout. Je ne vous connais pas, ou déjà trop, d'ailleurs je n'ai pas envie de vous connaître et je n'ai pas l'intention de vous connaître, ni de vous raconter ma vie. Ou ce qu'il en reste... Vous rencontrer, ce n'est pas franchement la meilleure chose qui me soit arrivée, vous en conviendrez?

FABIO. — Ok, pause! Drapeau blanc! Je me disais juste qu'on serait plus forts à deux. Parler, nous encourager, nous soutenir, moralement. Je vous veux pas de mal.

ADÈLE. — Vous m'avez déjà fait du mal.

FABIO, *se mord les lèvres, prend une chaise et vient s'asseoir à côté d'elle.* — Vous permettez?

ADÈLE, *se lève pour ne pas être proche de lui.* — Vous n'avez pas attendu ma réponse...

FABIO. — Baissez la garde s'il vous plaît ! Je vous ai déjà dit que je m'excusais. Je regrette, vraiment. Oui, voilà. Mais ce qui est arrivé est... est arrivé. Je vous en prie, laissez-moi une chance, une toute petite chance. Maintenant. Parce que plus tard, on ne sait pas plus tard, « plus tard », c'est peut-être « trop tard ».

*Un temps.*

ADÈLE. — Vous croyez qu'en m'amadouant vous allez décrocher mon pardon, c'est ça ? Restez assis alors, ça pourrait prendre un moment.

FABIO, *soupire, un temps.* — Alors comme ça vous êtes prof ?

*Adèle revient s'asseoir.*

ADÈLE. — Oui, de français. En lycée. Demain je devais prendre le bus avec mes élèves. On devait partir

pour l'Angleterre, à Brighton, quinze jours en familles d'accueil. Il va falloir qu'on me remplace au pied levé.

FABIO. — Je me suis toujours emmerdé en cours de français, moi. Oh, le prenez pas pour vous, mais franchement, ça sert à quoi dans la vie d'avoir lu tous ces écrivains chiants que vous nous obligez à ingurgiter? Hein?

*Adèle le regarde sans rien répondre.*

FABIO. — En Angleterre? À part pour boire des bières, je vois pas vraiment l'intérêt... Ah, ben oui, j'suis bête, pour parler anglais! Sauf que vous, c'est le français? Ah vous accompagnez juste en fait, oui... (*Elle ne dit toujours rien.*) Enfin, y a quand même des destinations plus fun pour parler anglais : les States, l'Australie. Plus loin c'est vrai, mais plus fun. Plus cher aussi, sûrement. Non, parce que l'Angleterre, bonjour le climat! Enfin après c'est des mômes, ils s'en foutent du temps. Une paire de bottes, un K-way et roulez bolides!

ADÈLE. — « Roulez bolides »? C'est ce que vous avez dit? Vous voulez qu'on en parle des voitures qui roulent trop vite?

FABIO, *embêté*. — Oh, je l'ai pas dit exprès, d'accord c'est une expression mal venue, j'ai juste évoqué des mômes avec leurs bottes en caoutchouc!

ADÈLE, *moqueuse*. — Ce sont des lycéens! Des ados, presque des adultes! Vous avez déjà vu des 16-18 ans avec des bottes en caoutchouc et une capuche sur la tête, vous? Et pourquoi pas sautant dans les flaques pour jouer? En « K-way », vous avez dit en « K-way »? (*Elle a l'air dépitée.*) Sans blague, vous n'y connaissez vraiment rien en « mômes », comme vous dites!

FABIO. — Ouais, j'sais pas. Quoi, c'est plutôt le genre grands merdeux boutonneux en baskets, habillés du même tee-shirt été comme hiver? Et plus intéressés par les flirts que par les paysages, c'est ça?

ADÈLE. — Vous voyez, vous avez des notions... (*Un temps.*) Et alors, en dehors de ne pas faire d'enfants et de ne pas vous chercher une épouse, vous faites quoi dans la vie?

FABIO. — Je loue des apparts.

ADÈLE, *étonnée*. — C'est un métier ça?

FABIO. — Ben, c'est une activité en tout cas. J'ai des studios, des apparts. Je les mets en location, heu... C'est ce que je fais.

ADÈLE. — Et ça vous occupe au point de ne pas avoir le temps de vous trouver une femme et de fonder une famille?

FABIO. — Non, mais c'est une fixette chez vous! Je-ne-veux-pas-de-gosses-ni-de-ma-ria-ge! Vous pouvez accuser réception?

*Un temps.*

ADÈLE. — Reçu.

FABIO. — Sans rire, où vous avez vu qu'à tel âge on doit être marié et avoir des gosses? Vous vivez dans quel monde? Ou alors, je sais, vous êtes catho! Et puis vous en savez rien, si ça se trouve, je suis pédé.

ADÈLE, *ricane*. — Alors déjà, si vous dites « pédé », c'est que vous ne l'êtes certainement pas. (*Un temps.*) Vous l'êtes?

FABIO. — Certainement pas!

ADÈLE. — Bon et alors, c'est quoi votre vie sans contraintes?

FABIO. — Gagner des tunes et les dépenser sans avoir à compter trop souvent.

ADÈLE. — C'est tout?

FABIO. — Décider le vendredi à 14 heures d'aller passer le week-end à Ibiza parce qu'il y a David Guetta qui mixe là-bas. Et que c'est un spot juste fabuleux pour faire la fête.

ADÈLE. — Faire la fête, c'est un but ultime dans votre vie? Rien d'autre? Je veux dire, de moins égoïste?

FABIO. — Vous êtes jalouse. Vous dites ça parce que vous ne pouvez pas vous payer ce genre de fantaisies, parce que vous avez une vie...

ADÈLE. — Une vie?

FABIO. — J'allais dire... « de merde », mais je ne voudrais pas être blessant...

ADÈLE. — Vous n'êtes pas blessant, vous êtes puant. Vous puez l'odeur du fric facilement gagné.